

## La mécanique de l'épure



La musicienne joue régulièrement dans des églises. VICTORIA LOEB

**Kali Malone** ► L'organiste et compositrice étasunienne au style minimaliste se voit confier l'orgue de la cathédrale Saint-Pierre à Genève, ce dimanche, par le Festival de la Bâtie.

Alors qu'elle se prépare à jouer le 13 mai dernier dans l'église de Saint-Cornély, à Carnac dans le Morbihan, Kali Malone est loin d'imaginer ce qui l'attend. L'organiste et compositrice étasunienne, établie à Stockholm depuis une dizaine d'années, donne régulièrement des concerts dans des lieux sacrés. La Sagrada Família à Barcelone, l'église presbytérienne de Philadelphie ou celle de Yodobashi, à Tokyo, ont résonné de ses accords immersifs, inspirant plénitude et recueillement.

Ce jour-là, pourtant, l'action de catholiques intégristes proches du groupe Civitas (dissout depuis par le gouvernement français) en décidait autrement. Entrée bloquée, église occupée, le maire annulait le concert par mesure de sécurité. Le titre du premier album de Kali Malone, *Sacrificial Code* (2019), et celui du morceau «Sacer Profanare» auraient fourni le prétexte à cette action qui a consterné les milieux culturels et les personnes attachées à la liberté d'expression artistique – après des actions similaires visant l'organiste Anna von Hausswolff à Nantes et Paris, ou le chanteur Bilal Hassan devant se produire dans une église désacralisée à Metz.

**La navrante affaire de Carnac** n'occulte pas l'essentiel: Kali Malone, musicienne singulière, est attendue ce dimanche à la cathédrale Saint-Pierre de Genève dans le cadre du Festival de la Bâtie. L'édifice accueille régulièrement les sons profanes: Christian Fennesz et Charlemagne Palestine s'y sont produits, de même que le Malien Toumani Diabaté avec sa harpe mandingue. Le dernier album en date de Kali Malone, *Does Spring Hide Its Joy*, est une merveille d'épure où les notes se déploient et s'étirent dans la durée. Kali Malone mêle ses oscillateurs à onde sinusoïdale à la guitare électrique de Stephen O'Malley et au violoncelle de Lucy Railton. De longs *drones* méditatifs propices à entrer en soi-même, contempler un paysage montagneux, une nature pastorale. Seules les micro-variations harmoniques impriment une forme de rythme au déroulement des pièces.

*The Sacrificial Code* reste toutefois son œuvre phare à ce jour et le concert de dimanche devrait s'en rapprocher. Interprétées en Suède sur orgue d'église et dans des salles aux acoustiques parfaites – l'auditorium du Royal College of Music de Stockholm notamment –, les dix pièces minimalistes de cet album sont d'une grâce infinie, scrupuleusement texturées. Dimanche, Kali Malone délaissera temporairement l'électroacoustique de ses plus récents travaux pour s'asseoir au grand orgue Metzler de la cathédrale Saint-Pierre. Quatre claviers à traction mécanique, dont elle jouera à deux ou à quatre mains avec Stephen O'Malley des groupes KTL, Khanate et SunnO)). **RMR**

Dimanche 3 septembre à 19h, cathédrale Saint-Pierre, Genève. Loc: batie.ch  
*Does Spring Hide Its Joy* (2023) est paru chez Ideologic Organs. kalimalone.com

PARTENARIAT



Le journaliste Christophe Schenk dissèque un album culte de la scène alternative, dont Johnny Cash a repris le morceau titre

## LES TÉNÉBRES EN LUMIÈRE



Le second degré est peut-être une clé de l'énigme Bonnie «Prince» Billy. JULIA SIMPSON

RODERIC MOUNIR

**Livre** ► La première fois qu'il a entendu «I see a Darkness», il s'en souvient très bien, c'était à la fin des années 1990. Un ami avait enregistré la chanson sur France Inter, lors de «C'est Lenoir», émission prescriptrice s'il en fut. «Et en l'écoutant j'avais ressenti quelque chose d'aussi fort qu'indicible, d'étrange et impalpable à la fois, qui me remuait sans que j'arrive à dire pourquoi.»

Entre-temps, Christophe Schenk l'a écoutée des dizaines de fois, disséquée jusque dans les moindres nuances (de noir). Le journaliste couvre l'info sur la RTS après avoir longtemps écrit sur la musique à *L'Hebdo* et dans ses blogs «Bon pour les oreilles» puis «Et sinon». Se confronter au format long, tout journaliste happé par le flux quotidien des nouvelles le sait, c'est un luxe. L'opportunité de creuser un sillon avec la patience et le souci du détail fait souvent défaut.

Dont acte. Christophe Schenk s'est attelé, pour son livre publié chez Densité, à un disque clé dans la trajectoire d'un artiste rare et précieux. Will Oldham, alias Bonnie «Prince» Billy, est l'un des secrets les mieux gardés de la musique indépendante étasunienne. Un pivot de la prolifique scène de Louisville, Kentucky. Méconnu du grand public, il est une référence parmi ses pairs.

Qui d'autre peut se targuer d'avoir été repris à la fois par une légende country, l'immense Johnny Cash, et une étoile montante de la pop globale, la Catalane Rosalía? Tel est le statut de «I see a Darkness» et de l'album éponyme auquel Christophe Schenk consacre son essai, rangé dans la collection Discogonie, dont chaque volume traite d'un album marquant – *OK Compu-*

*ter* de Radiohead, *Fantaisie militaire* d'Alain Bashung, *Dry* de PJ Harvey...

### Identité conflictuelle

Bonnie «Prince» Billy occupe une place à part dans la galaxie folk, selon Christophe Schenk, quelque part entre Neil Young, dont il partage la productivité stakhanoviste, Leonard Cohen pour l'écriture économe et pétrie d'allégories crépusculaires, Nick Cave pour l'imaginaire gothique trempé dans le blues



**«Il a choisi de ne pas avoir de carrière mais en a eu une quand même»** Christophe Schenk

du Delta, Tom Waits pour l'indépendance farouche et la fidélité (même label et musiciens récurrents depuis trente ans). «Il a choisi de ne pas avoir de carrière mais en a eu une quand même, nous confie le journaliste. Il a beaucoup réfléchi à l'industrie du disque et à ses exigences. Grand amateur de récits, il place les thèmes des chansons avant l'identité de l'interprète. Changer de nom à chaque album est donc logique pour lui.»

Ce n'est plus le cas et sa maison de disques l'en remercie. Car

si Will Oldham a camouflé ses premières productions sous une multitude de patronymes (Palace, Palace Brothers, Palace Songs, Palace Music, sauf en 1997 pour l'album *Joya*, crédité Will Oldham), le nom Bonnie «Prince» Billy a été définitivement adopté en 1999 sur *I see a Darkness*. Album canonique, un des rares à avoir obtenu la note maximale de 10 sur l'influent site Pitchfork, un «classique moderne» pour le magazine *Mojo*, classé en bonne place dans *Les 1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie*, bible régulièrement mise à jour.

### Écriture à l'os

Apparu sur la scène musicale en 1993 avec un rock de bateau ivre aux structures branlantes, voix chevrotante encore peu assurée, Will Oldham précède de quelques années la déferlante du *songwriting* alternatif incarné par Cat Power ou Elliott Smith. Campé dans le Midwest, il s'est imprégné de la tradition des Appalaches, de bluegrass, de folk et de la country music de Merle Haggard, Patty Loveless, Dwight Yoakam. Le futur troubadour flirte avec le punk sans en jouer lui-même, traîne avec ses amis du groupe Slint, qu'il immortalise en pleine baignade pour la pochette de *Spiderland* (objet lui aussi d'une exégèse chez Discogonie, heureux hasard). Tenté par une carrière au cinéma, Oldham crée finalement avec ses potes et ses frangins la franchise Palace.

Jusqu'à ce *I see a Darkness* dont Christophe Schenk retrace la genèse, détaille l'enregistrement et analyse le contenu chanson par chanson. Écriture à l'os, émotions à fleur de micro, ambiance clair-obscur. Exercice d'équilibriste entre ténèbres et lumière, dépression et optimisme. Dans la chanson titre, le narrateur se confie à un ami auquel il tente de remonter le

moral tout en confiant ses propres doutes. L'espoir est permis, mais on peut aussi douter du sursaut qui conclut la chanson sur un tempo tiré de sa léthargie initiale. Et si toute tentative, au fond, était vouée à l'échec? Plusieurs interprétations sont possibles et c'est ce qui fait du morceau un standard. Son auteur en a d'ailleurs proposé en 2012 une version presque guillerette. Illustration du second degré qui constitue peut-être l'une des clés de l'énigme Bonnie «Prince» Billy – pseudo inspiré par Bonnie «Prince» Charlie, prétendant à la couronne d'Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle, et le chanteur de jazz Nat King Cole.

Christophe Schenk réussit un exercice d'archéologue et de fan sur un album et un artiste relativement peu documentés, sauf dans un livre d'entretiens avec Alan Licht (*Will Oldham on Bonnie «Prince» Billy*, Faber & Faber, 2012). Le journaliste romand, qui a vu plusieurs fois le chanteur en concert et l'a interviewé en 2009, a envoyé un exemplaire de son ouvrage à l'intéressé. «Il n'est jamais dans l'effusion mais il m'a adressé un très gentil compliment.» Autre cadeau, ce nouvel album, le premier en solo en quatre ans, *Keeping Secrets Will Destroy You*, qui compte probablement parmi ses meilleurs. «Il est très beau, c'est un disque accueillant, bien peigné, habillé de chœurs féminins et de violons. Un bon point d'entrée dans la discographie de Bonnie «Prince» Billy, qui s'est fait moins prolifique, rebuté par les plateformes numériques et la façon d'écouter de la musique, détachée des albums. Sa nouvelle livraison n'en est que plus précieuse.» I

**Christophe Schenk, Bonnie «Prince» Billy. I see a Darkness.** Ed. Densité, coll. Discogonie, 128 pp.

Vernissages sa 9 septembre dès 14h chez Obsession, Lausanne. Je 14 dès 17h30 chez Sounds, Genève.